

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Band: 14 (1984)
Heft: 3

Rubrik: Des hommes des femmes de l'histoire : Cucuron, M. Julien et son musée

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Des hommes des femmes de l'histoire

Louis-Vincent Defferrard



Cucuron, M. Julien et son musée

Cucuron? Un ancien village, le plus beau peut-être sur ce versant du Luberon avec ses maisons vénérables, ses platanes, son église aux airs de cathédrale, son grand bassin d'eau claire. Un village fier de cet étonnant musée que M. Julien vous détaillera avec l'«assent» et une chaleur toute méridionale. Il ne manquera sûrement pas de vous confier, ce dont vous vous étiez déjà rendu compte: «Si j'ai exercé tous les métiers, ça, c'est ma vocation».

Et puis je ne «galèje» pas, Cucuron existe bel et bien. Si vous en doutez prenez une carte. Son nom peut... surprendre. La première fois il m'a surpris, moi aussi. Depuis j'ai appris qu'il viendrait de «Cur current?», une exclamation poussée par Jules César voyant fuir les habitants à son approche.

Mais, n'est-ce pas, il est temps que je revienne au Musée et à M. Julien. Seulement je ne sais trop comment l'appeler. Officiellement il en est le gardien, le guide. En réalité c'en est l'âme agissante, créatrice. Sa foi, le mot est bien celui qu'il faut employer, est cause de la grande colère des antiquaires et des

brocanteurs car les gens de Cucuron et des environs ne vendent plus leurs trésors ni même les humbles choses d'hier et d'avant-hier mais les apportent à leur musée. Celui-ci s'enrichit donc de chaudrons et de bassines de cuivre battu, de tonneaux de vieux chènes taillés au couteau, d'outils propres à cette terre propice aux oliveraies, aux vignes, aux pâtures; outils étonnants de simplicité, surprenants d'efficacité. Sur des mannequins voici, par exemple, le harnachement d'un cheval de labour et dans des vitrines jamais fermées (c'est un principe cher à M. Julien), des santons dont la facture et l'authenticité n'ont rien de commun avec ceux qu'achètent à la hâte les touristes japonais, allemands ou hollandais déversés par les cars «Voyages organisés». Un peu en retrait, des vêtements, ceux des fêtes carillonnées et ceux des jours d'humbles travaux.

Preuve qu'il a exercé «tous les métiers», M. Julien me montre l'atelier dans lequel il bricole, répare, remet en marche aussi bien le mécanisme compliqué d'une vieille horloge que cette surprenante machine à écrire que des musées d'Outre-Atlantique ont voulu lui racheter à prix d'or, sans parler de cet appareil capable de projeter sur un écran des plaques photographiques et



Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Wagner, hypnotiseur

On ne peut aimer aujourd'hui Wagner que Malgré s'exclame Julien Gracq. Si Gracq s'en prend surtout au culte que Wagner se voua à lui-même, il est d'autres objections possibles. Mais précisons ce premier «malgré»: Wagner aura été le seul artiste à élever, de son vivant, son propre temple, Bayreuth, à imaginer - et à organiser un pèlerinage de toute l'Europe, monarques compris, sur la colline sacrée, à mettre au point un rituel d'admiration pour son œuvre.

Le côté conte de fée de cette gloire payée d'avance a vieilli très tôt. Des objections plus graves font encore écran entre Wagner et son public. On dresserait une liste étonnante des musiciens, admirateurs enthousiastes de Wagner, et parmi eux des plus français, comme Debussy ou Fauré. Tous les grands esprits de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle ont participé à l'étrange fête de Bayreuth. Tous en ont perdu le sommeil. Beaucoup se sont réveillés anti-wagnériens. Il y a des raisons que n'explique pas seulement l'agacement de cette liturgie qui tourne à vide.

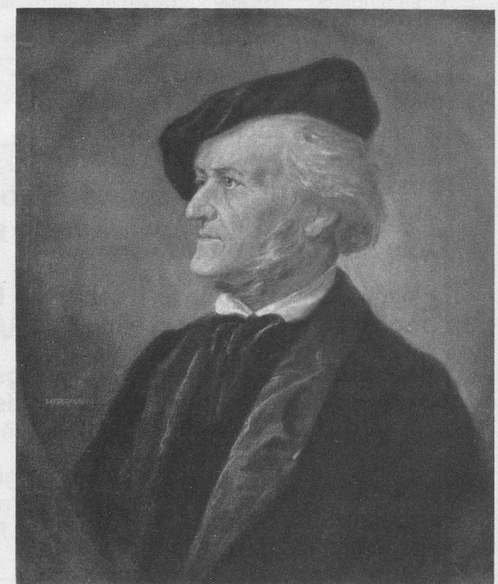
Si l'on trouve, de nos jours, des spectateurs pro et anti-wagnériens prêts à en découdre, la raison n'en est pas non plus dans le choix des légendes, ni dans la langue. Wagner a écrit lui-même ses poèmes, dont Goléa affirmait qu'à partir de Parsifal, ils étaient d'un poète puissant. Personne n'y va voir...

Je ne sais quel écrivain rapportait que son père se méfiait des salles de cinéma. Car, disait-il, si on y éteignait les lumières, il devait s'y passer des choses peu convenables...

Ne rions pas! Cet homme-là avait peur du noir. Peur de se laisser emme-

ner où il ne voulait pas. C'est notre peur vis-à-vis de Wagner. Wagner-sorcier, hypnotiseur, initiateur... tout ce que l'on voudra. Mais Wagner sachant très bien ce qu'il fait, et com-

Richard Wagner. Collection d'art Ackermann, Munich.

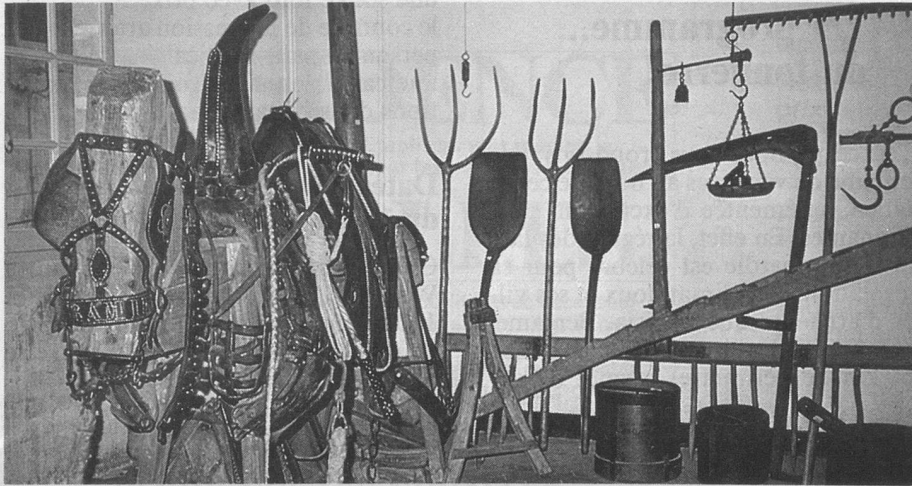


des films dont la vitesse des images dépend de la fantaisie ou de l'humeur de celui qui tourne la manivelle. C'est en suivant M. Julien, en l'écoutant qu'a surgi une question que je vous soumetts. Là où nous vivons, tiroirs, armoires, caves et greniers ne renferment-ils pas aussi des trésors, peut-être très humbles mais d'autant plus précieux parce qu'ils sont les témoins de la vie d'hier, de «notre» vie. Trésors dont, si nous n'y veillons, nos petits-enfants ne sauront rien. Et puis, me suis-je demandé, que connaîtront-ils de nos fêtes, de nos traditions, des

chansons que nous fredonnions en revenant des veillées, des recettes de cuisine et de celles des «remèdes», des proverbes, des farces (oui, pourquoi pas?) réservées aux veufs se remariant? Alors, pourquoi ne pas les rapporter sur les pages d'un cahier et pourquoi, avec l'aide d'un éditeur, n'en ferions-nous pas un livre? Qu'en pensez-vous et n'y a-t-il pas là une **activité** pour nous que l'on dit «être à la retraite»?

L.-V. D.

Une des salles du Musée de Cucuron.



ment il le fait. Nul ne lui disputera le besoin de posséder son public. De lui faire entendre sa propre philosophie, sa façon à lui de révolutionner le monde. Et sa musique, si géniale fut-elle, n'en devait être que le moyen. On traite actuellement la pensée philosophique de Wagner de fatras, de bazar oriental et j'en passe. Wagner n'était pas de cet avis! Il y tenait, à sa métaphysique! Et son art total, c'était la musique et la poésie à la disposition de sa pensée. Il ne nous appartient pas de juger, mais de voir comment Wagner s'y prit pour faire passer son message. Les préludes symphoniques aux actes d'opéras contribuent, par leur longueur, à une perte de conscience onirique du spectateur, comme une anesthésie, et le chirurgien du rêve va pouvoir opérer. Ici, plus d'airs à quoi se raccrocher. La notion du temps, la mémoire lâchent prise. En état second, le spectateur est prêt à l'initiation. Il entre, les yeux ouverts, dans le rêve, dans le vaste songe auquel les romantiques auront tendu. *Passé les portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible, comme le dit Nerval, ... le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces appa-*

ritions bizarres: le monde des esprits s'ouvre à nous.

Mais voilà, on prend peur. On hurle, comme Nietzsche: non, je ne veux pas! Wagner tente de nous faire perdre pied pour mieux nous administrer son philtre d'amour et de mort. Attrance et effroi se partagent notre âme. A la résistance de Nietzsche, on mesure son goût plein de vertige pour la musique du maître de Bayreuth. Il la déclare perverse, dangereuse, malade: c'est qu'elle l'a brûlé. Thomas Mann écrit que la critique destructive de Wagner, par Nietzsche, lui a toujours paru *un panégyrique, avec un simple changement de signe, une nouvelle forme de glorification.*

Applaudie ou incomprise, la musique du petit homme au vaste béret de velours continue de faire entendre son ressac, cent après la mort du magicien. Laissons conclure l'écrivain Julien Gracq: *Ici Wagner commence, et après tout ce qu'en peut dire le dépit amoureux, il reste que trois mesures de lui sont encore ce qui s'élève parmi les sons de plus malaisément confondable — avec la rumeur de la mer, perçue dans l'extrême lointain.*

P.-Ph. C.



Message

Le refus de la pré-programmation

Le saint Curé d'Ars, navré de voir si peu d'hommes fréquenter les offices religieux de sa paroisse, disait: «Pourquoi les hommes, qui sont partout les premiers, sont-ils bons derniers à l'église?». C'était il y a près de 150 ans. Aujourd'hui, le brave curé d'Ars remarquerait sans doute que les hommes sont toujours derniers à l'église. Mais il n'affirmerait plus qu'ils sont partout les premiers.

C'était d'ailleurs largement faux à l'époque où il s'est risqué à le dire. C'est maintenant d'une évidence criante: en bien des domaines, le sexe fort est bel et bien le sexe féminin.

Et les hommes se retrouvent distancés même sur des terrains où ils semblaient imbattables. Une enquête a en effet été menée récemment, dans le cadre de l'OTAN qui compte dans ses rangs environ 140 000 femmes-soldats: elle démontre non seulement que la qualité du travail fourni par ces dames est supérieure à celle du travail accompli par ces messieurs, mais encore que la résistance physique des premières nommées est plus forte que celle des seconds.

Et oui! Voilà bien des préjugés qui s'effondrent, des idées toutes faites qui se démantibulent! J'en suis, à vrai dire, fort heureux.

Car la question n'est pas maintenant d'entamer une guerre des sexes, ou de renverser totalement la situation antérieure en méprisant les hommes pour glorifier les femmes. Ce procédé serait tout aussi absurde que celui utilisé durant des siècles par les hommes pour masquer les complexes qu'ils avaient devant leurs compagnes, pour camoufler la peur profonde qu'elles leur inspiraient en réalité. La question est de laisser vivre les humains selon